

**La Brosse, Guy de. A Monseigneur le tres-illustre et le tres-reverend Cardinal, Monseigneur le Cardinal de Richelieu. [à propos du Jardin des plantes]**

*[Lieu de publication inconnu] : [éditeur inconnu], [vers 162.].*

*Cote : BIU Santé Pharmacie RES 11957 (2)*



A  
**MONSEIGNEVR**  
**LE TRES-ILLVSTRE**  
**ET LE TRES-REVEREND**  
**CARDINAL,**  
**MONSEIGNEVR LE CARDINAL**  
**DE RICHELIEV.**



**MONSEIGNEVR,**  
 Estant nommé au Roy , par Monsieur Heroard son premier Medecin, pour auoir la charge & le gouuernement du Iardiu Royal des Plantes Medecinales que sa Majesté entend estre construiet en l'vn des faux-bourgs de Paris ; & de la Sur-intendance duquel elle luy a faiet don : C'est à moy à poursuiure l'edifice , & à diligenter l'ouurage ; mettant en euidence , au plustost de mon possible , la besongne que l'on m'a commise. Que pleust à Dieu qu'elle dependist de mon seul pouuoir ! ie fay vœu au Ciel que ie la porterois à telle perfection, que nos voisins auroient sujet de l'enuier, & nos suy-uans de l'admirer. Mais ma petitesse me liant les main

A

m'enpesche de voller au Ciel; & veut que i'aye recours, pour y trauailler, à ceux sur lesquels, comme de tres-excellentes estoiles polaires, tourne le firmament de l'Estat François: afin qu'aduertis du merite de l'entreprise, ils influent leur faueur & leur pouuoir pour son accomplissement. D'entre le petit nombre des Esleus, releuez par sa Majesté à cet honorable degré, il me semble que vous tenez la plus éminente place; & que c'est à vous (Monseigneur) à qui ie doibs adresser ma tres-humble priere. Tant de rares qualitez qui vous rendent vn peu moins qu'Ange, vn homme adorable, voire vn homme-Dieu, ainsi que les Sainctes pages nomment le prudent; me font asseurement croire que ie ne me deçois point, & qu'appuyé de vostre faueur, que ie donneray vne heureuse main à ce trauail.

Ie sçay asseurement, que ceux qui ne cognoistront ainsi que vous, que la vie se peut prolonger par le secours des Plantes, ne se porteront aisément pour nostre dessein, voire y pourront resister: portez à cela, ce croy-je, par deux opinions assez receuables à ceux qui ne les considereront de prés. La premiere, parce qu'ils ont le sentiment commun avec quelques Philosophes, de penser que c'est en vain que nous desirons de tousiours viure, & contre cette vieille maxime; que Dieu & la Nature ne font rien in-vtillement, puis que nous ne le pouuons obtenir, & que nous sommes mortels. L'autre en ce qu'ils asseurent que nos iours sont comptez & qu'il ne s'y peut rien adiouster, qu'ainsi vn tel dessein est superflu.

Mais i'ay à repartir à ces deux obiections. A la premiere ie dy, que s'ils sont Chrestiens qu'il leur doit souuenir, qu'ayans esté crééz en vn estat pour tousiours viure, que nous en sommes seulement descheus par nostre

erreur, que pour cela, cette fin de nostre creation antée dedans nostre chair ne s'est point perduë : au contraire, que nouvelle esperance par nouvelle promesse rappelle insensiblement le ressouvenir de cét estat, & nous faict simplement balancer entre la crainte de la punition eterne de nostre erreur qui ne va pourtant au non-estre absolu, Et l'esperance du retour à la grace pour estre immortels : que ce pendant la chair souhaitte la longue & saine vie temporelle, comme image de la future. Le desir nous en est si naturel, que nous n'auons pas plustost respiré le doux air de la vie, ny ouuert les yeux au iour, qu'elle nous plaist ; mesme auant que l'entendement recoiue les obiects par les sens ; vne faculté naturelle, vague en nos membres encores tendrelets, cherissant la vie & apprehendant la mort. Et quand l'aage requis au iugement a perfectionné ses organes, ayant senty que la vie est tres-bonne, & qu'elle nous empesche apparemment, le retour au non-estre, nous la souhaittons longue & saine, montans de degré en degré la plus excellente fin de ce souhait.

A l'autre ie responds, que les promesses de Dieu ne sont point fauces, il promet la longueur des iours à l'observateur de ses commandemens, voire à celuy qui honorera ses pere & mere : l'effect doit estre allongé & racourcy selon son pouuoir, car la promesse est conditionnelle : doubter de cela c'est viure sans ame, & ignorer que la vie de l'homme est mesurée par la seule volonté diuine, laquelle donne la puissance au sage de porter en sa main droicte la santé & la longue vie, & en sa gauche, la gloire & les richesses infinies.

A ces solides raisons ie joindray encore, que quand la vie ne se pourroit prolonger outre le terme qu'ils s'ima-

giment luy estre assigné, qu'au moins en sa durée se peut-elle acquérir saine par le moyen des Plantes; ou la Medecine qui nous l'assure ainsi, est vne science friuolle, & eux ineptes qui s'en seruēt: Leur forme de viure tesmoigne pourtant qu'ils desirent la santé; mais, à guise des friands paresseux, ils voudroient tenir le deliciaux morceau que leurs pieds desnient à leurs mains, & leurs mains à leur bouche. Car encore que parmy le grad chaos des pensées embarassant le iugement humain, elle soit le plus frequent souhait, si est-ce que l'on traueille le moins à l'acquérir; l'on court plustost apres les voluptez, l'Auarice & l'Ambition, les ennemis du repos de l'homme & de sa santé, qu'à la recherche de ce qui luy rendroit la vie douce; ceux-la qui en sont atteints ne s'apperçoient que hastans le pas à la fuite de ces maladies du sang & de l'esprit, ils deuident avec beaucoup de vifesse la fusée de leurs ans, & attrappent la mort; se trouuans au bout de la carriere sans auoir consideré que tant de riches moissons les vnes sur les autres entassées; ces honneurs & ces thresors que recelent leurs Palais reluisans d'or & d'azur, les ont approchez du tombeau & desrobé vne bonne partie de leurs meilleures années, qu'arriuez à la fin ils voudroient donner toutes leurs cheuances pour auoir la longue & saine vie d'un païsan qu'un pauvre toict met à couuert.

Mais vous ( Monseigneur ) qui auez vne parfaicte connoissance de la bonté & necessité de la saine & longue vie; qui sçauiez avec les Theologiens & les plus entendus Philosophes que la pire condition de l'estre, vaut infiniment mieux que le non-estre: C'est à vous que i'ay recours. Car ie pourrois dire, que ce seroit en vain que vous auriez la pensée de la saine & longue vie, si vous ne fauorisez les moyens de sa recherche par l'establissement

du Jardin Royal des Plantes Medecinales; & si vous ne vous efforciez de le porter hautement contre ceux qui voudroient empescher le germe de ses Plantes, mesme auât qu'elles soient en terre: Parce qu'il ne suffit pas pour l'acquisition de la vie lógue & saine, de sçauoir que toutes choses dependent de la Disette & de l'Abondance; que la Medecine selon le sentiment d'Hypocrates, soit seulement addition & subtraction: Ce sont termes trop generaux pour d'eux seuls tirer telle vtilité, & quoy qu'en expliquant ces termes, on les diuise & sous-diuisse en leurs parties, pour récontrer les loix de bien dresser l'ouurage; ce sont neantmoins des preceptes inutiles sans les estoifes & les outils: les Plantes sont les vns & les autres, puis qu'elles sont les vrais supposts des premieres & secondes qualitez, & les matrices des troisiemes.

Et puis adioustant à la Medecine ceste troisieme partie de la prolongation de la vie deffailant à ses preceptes & en laquelle elle nes'est encore estéduë. Ce dessein pourra fournir de moyens afin d'en monstrier sensiblement la verité, autant qu'elle est raisonnablement & selon Dieu demonstrée: car quiconque l'a voulu comprendre sous la precaution s'est grandement deceu. Autre chose est de preuenir vne maladie menassante, & par vn ordre de viure & de medicamens destourner sa malice; ou alonger la vie à vne petite & delicate complexion; ou retenir la vigueur de l'humide radical, à vne robuste nature par dela sa portée, & luy donner en fin pour Epitaphe ce distic du vieux temps.

*Bon-gré Dieu, mal-gré Nature,  
J'ay vescu cent ans, outre mesure.*  
ainsi qu'il est graué sur vn tombeau dedans le petit cloistre des Cordeliers de Laon. Car tels effects ne depen-

A iij

dent de la Precaution, qui n'a pour but que le diuertissement des maladies.

Or à cette troisieme intention de la Medecine, les Plantes sont autant ou plus necessaires pour son effect, que pour la Curatiue & deffensue. D'elles Medee composa le bain qui rajeunit le decrepit Æson; & vn vieil chenu en renouela son poil & ses dents, puis eut pour Epitaphe,

*Cy gist qui de chenu & tres-vieil esdenté  
Renouuella son poil, ses dents, & sa santé,  
Et puis ayant vescu deux siecles sans soucy.  
Rendit son ame à Dieu, son corps repose icy.*

L'histoire rapporte que c'estoit de l'Elebore noir, dont ce bon-homme vsoit souuent. Il s'en est rencontré vn autre en 1600. sur les monts de Sauoye, qui s'en seruoit aussi heureusement. Cette Plante n'est pas seule, plusieurs autres ont de semblables & de plus excellentes vertus pour ce dessein de la faine & longue vie, que nostre negligence nous desrobe.

Qu'elles soient puissantes iusques à ce poinct, nos peres l'ont essayé, & la raison fondée en l'experience cōmençee dès la Creation du monde le confirme, le longaage de plusieurs qui les ont pratiquées en est la preuue. Chiron, Pythagoras, Aristote, Theophraste, Zoroastes, Democrites, Xenophon, Amphiloche, Bion, Athenee, Aristomache, Agathocles, Diodorus, Epigenes, Euagoras, Praxagoras, Crateuas, Erasistrate, Herophile, Hypocrates, Dioscoride, Galien, Pline, & autres du vieux temps, sans les Princes & les Roys, d'ot encores quelqu'vnes portent le nom, les ont grandement prisees, & ont esté suiuis par ceux-cy de nos siecles. Fusch, Mathiole, Monard, Lobele, Dodonce, Pena, Cordus, Durád, Tragus, Leonicer, Tur-

nicer, Clufius, Gefner, Dalechāps, & autres tres-curieux de  
 leurs defcouuertes, lesquels ont tant estimé les Plâtes qu'ils  
 les ont preferees aux mineraux, & ce avec tres-bōne rai-  
 son. Car ayāt remarqué que nos corps auoient liaifon &  
 rapport à tout ce que contient ce globe terrestre, ils ont  
 obserué, que cōmunément ils estoient plus violément ou  
 plus insensiblement alterez de l'vsage des mineraux, que  
 des vegetaux; ceux-la estās extremes au regne animal, &  
 ceux-cy cōme au milieu. D'où ils ont puilé la raison, qu'il  
 estoit plus expedient de se seruir des prochains, pour plus  
 seurement rencōtrer ce que l'on cherche, que de se mettre  
 au hazard de faillir avec les esloignez. L'estomach de l'hō-  
 me ne peut alterer les mineraux, & quelque preparation  
 que l'on leur donne, l'vsage en est tousiours suspect. Cela  
 n'est pas ainsi de la plus grande part des vegetaux, lesquels  
 il altere & digere; les cōuertissant en la nourriture de son  
 espece. Et les Plâtes trop reuesches à sa cōplectiō, qui l'af-  
 fectent & le blessent; avec vn peu d'Art il luy sont réduës  
 faciles, & les conuertit au bien de tout le sujet; mesme les  
 plus malicieuses reçoieēt correction; de la sorte l'Oppiō  
 & l'Euphorbe, voire plusieurs autres sōt réduës salutaires.  
 Je sçay biē que nōbre d'Artistes se sont efforcez de tirer  
 quelque chose de tres-excellēt de l'or, pour la saine & lō-  
 gue vie, & de reduire en liqueur, la pluye de la fille d'A-  
 chrise: mais iusques à maintenant, nous n'auons point veu  
 ces merueilles. Il n'en va pas de mesme des Plantes; de leur  
 tout ou de leurs parties, nous tirōs de tres-precieux reme-  
 des; la cōdition animale en est foulagée, sa santé conseruée  
 & sa vie alongée, & d'elles nous receuons mille fois plus  
 de douces commoditez, que de tout le reste des indiui-  
 dus de la Nature ensemble.

Cela conneu de nos deuanciers, ils se sont efforcez d'en



descouurer les vertus, & d'en prédre vn assurev fage; nous estalant à leur possible les tresors des Plantes, pour en recueillir les richesses de la saine & longue vie. Mais toutes leurs laborieuses inuentions ne sont paruenues iusques à nous: le Ciel n'a permis que la meilleure part des auis de leurs descouuertes soient tóbez en nos mains, l'injure des temps, la viciscitude des siecles, & la negligence de ceux qui les deuoient conseruer, l'a voulu ainsi; encores ce peu qui nous reste est si mal pratiqué, que ce n'est plus qu'vn ombre de ce que les vieux peres enseignoient; on ne sçait plus où sont les Plâtes tât efficacieuses que nous descriuēt Theophraste, Pline & Dioscoride. Car les nouveaux laifant leurs vertus spécifiques, ils se sont seulement adressez aux qualitez premieres & secondes, suiuant vne methode qui ne respond pas à ses promesses, & qu'ils n'entendent trop bien; s'estans imaginez que leur superficialle connoissance estoit suffisante pour ranger aux loix de leur cõception les innombrables ouurages de la Nature.

Car ces glorieux esprits, posant le plus beau de la sciëce en la cajolerie, & le tout à la premiere rencontre des choses; n'õt sçeu dõner plus grãde estenduë à leur Doctrine, ny autre fondemēt à leur Art, que des premieres & secõdes qualitez; voulât descouurer les premieres par les secõdes, & celles-cy par les sens du goust & de l'odorat; voire n'õt pas honte d'asseurer qu'il n'y a point d'autre Nature en l'vniuers que le Téperament, ny encores de plus seur moyē de pratiquer la Medecine, que par la Philosophie des qualitez qu'ils nõment effectrices. Chrestiens qu'ils se disēt, ils ont negligé de lire és saincts Cahiers, cõme la Nature (i'ëtends le premier ouurage Diuin apres les Anges) est biē au delà de ce qu'ils en cognoisēt, & traueille avec bien d'autres instrumēs que les qualitez effectrices. Aussi

contredisant

cōtredifant à eux meſmes, apres vn lōg eſſay des vertus La-  
xatiues, Alexitaires, & Venimeuſes des Plantes, recognoiſ-  
ſant les deux premieres pour les principales en l'Art, ſont  
forcez d'aduouier que telles proprietéz ne reſpōdent à leur  
methode qualitatiue, en ne releuāt des qualitez manifeſtes,  
ains de la proprieté de toute la ſubſtance, nōmāt ainſi les ver-  
tus ſpecificques, & les proprietéz qui procedent des formes.

Mais nous qui eſcoutōs le Sage diſputāt depuis le Cedre  
du Libā, iuſqu'à l'Hiſſope croiſſant à la paroy; non des pre-  
mieres & ſecōdes qualitez ( bien qu'elles ſoiēt vtilles ſelon  
leur cōdition, & que nous ne negligēōs pas) non au poinct  
des proprietéz ſpecificques, deſquelles il entēd nous inſtrui-  
re. Paſſans outre ces ſimples imaginatiōs, nous reprenōs les  
erres de nos majeurs; nous redreſſons noſtre methode ſur  
l'experiance, & r'appellōs les obſeruatiōs des premiers eſ-  
prouuās avec eux. Que le Scœcas, la marjolaine, la Betoine,  
& le Roſmarin ſont remedes aux affectiōs du cerueau, le  
Guy de cheſne & le Piuoine à l'Epilepſie; l'Eufraiſe, le Fe-  
noüil, & la grāde Chelidoine à l'Oeil, le Paſdane, & la peti-  
te Pilofelle au poulmō, le Safran au cœur, la Chicoree &  
l'Aigremoine au foye; la Ciguë, le Creſſon, & la Berle à la  
Ratte, l'Alkekange & la morelle aux reins, & à la veſſie, la  
Valeriēne fœmelle, l'Armoiſe, l'Eſpargoutte & la Sabine à  
la matrice, la Sauge de bois, & la petite Centaurée aux fie-  
ures putrides, le Geneure aux vices du cuir, la grāde Eſclai-  
re à le iauniſſe, l'vn & l'autre Sanicle & le Fraiſier aux Cā-  
cers, la Veronique aux vlceres puantes & ſales, le milleper-  
tuis aux playes, & aux treſſaillemens des petits enfans, l'Iue  
muſquée aux iointures, la Sauge, & la Lauāde aux nerfs, la  
grande Scorphulaire aux tumeurs glanduleuſes, & la Scor-  
zonere aux venins de la peſte & des Viperes. Car par tels  
effets nous apperceuons que chaſque Plante contient vne

vertu qui regarde, ou vne partie du corps pour la fortifier, ou quelque maladie de cette partie pour la guerir, ne dependant des qualitez elementaires seulement, ains encore de la proprieté spécifique trespuissante.

Maintes maladies sont delaisées pour incurables qui pourroiet receuoir guerison, si ces vertus iufluât côme des Astres estoiet cognuës & appliquees à leur obiect; & si l'experience qui seule nous peut asseurer de telles proprietéz, estoit en son lustre. Car quoy qu'elle soit perilleuse, c'est neantmoins l'vnic & plus seur chemin d'y arriuer, la raison l'vsage des remedes ne vient que d'elle, & la suit. Que les plus entédus disent tât qu'il leur plaira que la sciéce la doit deuancer, cela est vray pour ce qui est cogneu, pourueu aussi qu'il ait esté bien rencontré par les premieres mains, empeschées à sa recherche: autrement c'est vne fauce opinion, deceuât les paresseux & ceux qui craignēt de souiller le bout de leurs doigts à l'ouurage. Car asseurement il n'y a aucune science certaine sans experiéce. Il a esté necessaire d'essayer auant qu'asseurer, les edifices de l'Art se sont esleuez sur ces fondemens, & les maximes en ont leur origine, plusieurs euenemens obseruez pour mesmes respects ont doné l'estre aux Aphorismes, & de leurs meditatiós les principes ont esté tissus, qui ne voudroit aduoüer tel progrès, ne s'opposeroit moins à la verité que qui affirmeroit que le feu n'est pas chaud.

Pour auoir negligé cette Maistresse des choses, soit croyant que tout fust descouuert, ou apprehédant le trauail; les Sciéces sont demeurées dedás leur enfance, & les Disciplines imparfaites. Depuis le temps d'Hypocrates iusques à maintenant la science de Medecine a esté plus demonstrée qu'eslabourée, & plus eslabourée qu'amplifiée: ce que l'on a escrit depuis luy & Galié a plustost esté vn circuit de redi-

tes que quelque chose de nouveau. Tous les subtils ergotismes faits pour l'appuyer n'ont auacé son prix ny rié adiousté à ses preceptes, au moins qui merite l'estimer. Ce n'est pas qu'elle ait receu sa derniere main, Il y a plus à faire qu'il n'y en a de cōmencé: Que l'on l'examine par la regle d'Or, de Tout, & de Nul, le vray niueau de toutes les Doctrines, elle n'a point son estéduë en elle, au cōtraire ses maximes les plus vniuerselles reçoüët exceptiō. Toutes les maladies sōt guerissables par leurs cōtraires assuret les Maistres; la Lepre, la Goute, l'Hydropisie, & l'Epilepsie, sont pourtāt incurables: voire de biē moindres traissent malgré les superbes Medecins & les glorieux Barbiers, les hōmes au tōbeau: neātmoins ile se vantent d'en cognoistre les causes. S'ilest ainfi, & que l'Art puisse enseigner leurs contraires sans experiēce, pourquoy faut il qu'un Lepreux, au rapport de Galien, ait esté guery par hazard; & que pour satisfaire aux promesses de l'Art, le remede ne soit pas dedans sa pratique? Pourquoi plusieurs villageois par l'vsage de quelques Plantes, allegēt ils les Gouteux, guerissēt-ils l'Epilepsie, & desseichent l'Hydropisie, que les plus suffisans Medecins ignorēt & blasmt? que cela n'est-il dedās leur Art, s'ils sçatiēt tout, & si les causes de toutes choses leur sont tāt apparantes, comme ils se vātēt; car le plus chetif se le promet. Pourquoi assuret-ils que tout ne qui est amer est chaud, & que la Ciguë, la Hioschiame, & l'Oppion amers, voire ce dernier tres-amer, soient froids, & que de leur froideur ils tuent, selon leur croyance? les sciences sont-elles vrayes qui ont de telles contrarietez?

Ces éuenemēs regardez d'un œil humain, & cōsiderez d'une ame pure, ne forcerōt-ils pas de confesser, que tel Art est imparfaict, ce qu'il enseigne incertain, que ses effects ne respōdent ny à l'attēte, ny à ses promesses, ny à ses reigles & maximes, & qu'il y faut proceder d'autre sorte: En vn mot, que

l'Experieñce, maistresse des Arts, & le seul fõdement des sciẽces, qui met en euidẽce toutes choses, & sans laquelle tout est cõjectural & incertain, est tres-necessaire pour sa perfectiõ. C'est l'aduis du docte Apostre; Esprouuez (dit-il) toutes choses, & retenez ce qui est bõ. Peut on faillir apres vn tel oracle?

Mais pour embrasser vn si bõ enseignemẽt, il est besoin de bõnes ames, d'esprits vigilãs, & de courages infatigables; ce que tous les siecles n'ont pas tousioursourny. Les hõmes se sont laissez de bõne heure, & sont demeurez aux premiers effais, soit par faineãtise, ou croyãt que toute la verite du bien fut cogneuẽ: ils n'õt pas cõtinuẽ d'ãge en ãge les recherches qui pouuoient accroistre les descouertes. Au cõtraire, dẽs que les premiers & les plus hardis commencerẽt à sortir de la lourdisse de leur naissance, les suiuanẽs estõnez des premieres attaintes qu'ils auoiẽt donẽ aux sciences, n'ont osẽ passer plus outre: Ils se sont seulement amusez à contempler ces descouertes, à expliquer leurs aduis où ils leurs paroissoiẽt obscurs, & à les cõfiliẽr où ils se contredisẽt, leur faisant quelquefois dire des choses auxquelles ils n'ont iamais pensẽ: Que s'ils eussent eu pareil courage que leurs deuãciers, ils ne se fussent arrestez là, ils n'eussent si laschemẽt bornẽ leur science par l'imparfaite cognoissance de leurs peres, ny ne se fussent amusez à retracer les chemins si battus de leurs deuanciers. Plustost d'vne vigoureuse prudẽce ils eussent jettẽ l'œil du corps & de la pẽsẽe dedãs le sein de la Nature, leurs mains y eussent fouillẽ, pour y descouurer les autres beautez & bõtez qu'elle y recèle. Et nous, faits sages à leur exemple, nous ne cõmettrions de pareilles fautes, nous assujettissant si opiniãstement à la seruitude de leurs iugemens, mesme au preiudice de nostre propre gloire, cõme si c'estoit vne iuste Religion de se tenir sans oser passer plus outre à leurs premieres descouertes: Quelle foiblesse! c'est plustost vne timide superstition qui

esteint la vigueur de nos courages, corrompt la bonté de nos pensées, & rebouche la plus viue pointe de nos esprits. Voire c'est vn sot respect, qui violente nostre raison, & luy oste la douce liberté, pour l'assujettir à la tyrannie de cette loy trop absoluë, que nous imposons sur nous, de l'authorité de nos deuanciers: de mesme que s'ils n'auoient esté hommes, & qu'ils n'eussent peu faillir. Il le faut aduouër, cette trop grande submission plante en nos cœurs la nonchalance, apesantit nos mains au trauail, & entretiët le monde en vne crasse ignorãce, de laquelle nous ne nous pouuôs desuelopper: mesme l'on en est arriué iusques à cette maladie de l'esprit, de n'oser douter des opinions conceuës en l'enfance du Mõde: & qui voudroit estaller quelque chose de nouveau pour les sciences, quoy qu'elle fust appuyée de raison & d'experience (les plus solides supposts de la verité) elle ne pourroit estre receuë, les idolastres de ces vieilles opinions crieroyent & croiroiët que l'on violeroit les tombeaux de leurs peres. Erreur sans pareille! voire erreur d'aveuglement, qui ne leur permet de confiderer que si ceux dont ils adorent les cendres auoient fait de mesme, ils ne possederoient d'eux ce qu'ils prisent tant: Sans cette maladiue opinion ils scauroient que l'homme vieillissant assagit, que la science se digere en la pensée, & se raffine par sa main, que le tẽps & l'experience cõtinuele accroissent de moment à autre ses perfectiones, & encore qu'il y ait vne continuele visciscitude es choses de ce Monde, que les bõnes se cachent par siecles, & puis reuiennent à paroistre comme nouvelles, que cela n'empesche leur progres d'amelioration. Car il est pour constant que nous tenons que les esprits du premier aage du mõde ont esté rudes & de petite inuention, que vieillissant ils se sont polis en experimentant, & se sont faits plus iudicieux. Que s'ils ont esté plus vifs & plus hardis, voire plus ingenieux au second qu'au premier, y a-t-il pas pa

reille raison du troisieme au quatrieme, & de celuy où nous sommes au leur? La Nature est en vn perpetuel cours, elle ne reposera jamais qu'en sa plenitude où elle tire meliorant de temps en temps les inuentions. Et puis il faut assurémēt croire que la prouidence qui nous gouuerne proportionnant les agents aux causes pour les effects, n'a pas esté du iusqu'à nous la duree du monde, & multiplié les siecles, pour estre oyfifs & pour n'accroistre le talent de nos ames à de plus excellentes rencontres, & à de plus solides experiences que les premieres. Et comme la hardiesse de nos Matelots a descouuert qu'Aristote, le Dieu de l'Escole, s'estoit lourdement trompé, d'estimer que la terre fust inhabitée entre les deux Tropiques, pour l'excessiue chaleur qu'il croyoit y regner: ainsi plusieurs bons esprits peuuēt trouuer à redire au reste de ses pensées, & pourroiet à iuste raison les refuter, si le Monde enforcelé de sa Doctrine le vouloit souffrir. Ainsi dis-je les Artistes de nostre aage ouourageant par le feu, assurēt auoir rencontré vne plus seure dissection des corps que les deuanciers: par son moyen ils monstrent sensiblement que tous les corps naturels composez se diuisent en cinq substances differētes, assez simples, & dissemblables de celles que nous nommons les quatre Elemēs. Ce que Platon, Aristote & les autres qui se sont renfermez dedans leurs opiniōs n'ont pas descouuert: Ce qu'Hypocrates & Galien le curieux Anatomiste de la Nature, & ceux encore qui croient qu'ils ayent tout sceu, ont ignoré, voire que ceux qui s'y arrestent par scrupule de trop' sçauoir ne cognoistront iamais. A l'adventure si ces vieux Docteurs eussent cogneu ces choses cōme nous, & ce qui s'est descouuert depuis leur aage, eussent ils'changé leurs preceptes & donné autre ordre à leurs aduis. Il ne faut pas penser qu'hardis qu'ils ont esté, que s'ils se fussent rencontrez en ce siecle qu'ils fussent demeurez timides cōme nous, & qu'ils n'eussent

examiné par les nouvelles descouuertes les vieilles, comme il est iuste. Car il est plus feant de les taster avec la raison & l'experience, que de les croire aueuglément, voire opiniastrément: autrement que sert cette belle sentence; Plus amy de la Verité que du Maistre, & ne la fuiure pas: neantmoins nous demeurons dedans cét assoupissement.

Ores desirant surmonter cette nonchalance, encouragé par le desir de profiter au public, l'ay proposé la recherche des vegetaux, & la descouuerte de la vertu des Plâtes: A quoy seruira la culture du Jardin Royal des Plantes Medicinales, pour lequel vous estes tres-humblement supplié, Monseigneur, de fauoriser l'entreprise. Vous sçauuez que la vie saine & longue est le propre bien des grâdes ames, qu'elles font les fonctions belles & saines és corps sains, que l'Art qui la peut moyenner est imparfait, ses outils & son estoffe mesconnus, & qu'il est necessaire de releuer les parties pour redresser le tout: ce que vous iugerez impossible sans les fruiets des parterres que je propose. Des-ja le Roy a accordé le Jardin & donné la Sur-intendâce à Monsieur Heroard son premier Medecin, je suis nommé par luy à sa Majesté pour en auoir la charge & le gouvernement. Il ne reste plus que les deniers, pour l'achapt de la place, qui doit estre de cinquante arpents & plus: Pour sa closture & bastimés, pour creuser les viuiers, esleuer vne montagne de trois à quatre arpents d'assiette, & de huit à neuf toises de haut, afin d'y planter les herbes, cherissant les lieux esleuez: Dresser les parterres & pour l'achapt des Plantes: ensemble pour l'entretien de douze hommes, six desquels seront à la campagne & aux Prouinces esloignées pour faire les recherches, tant des Plantes sauuages que des domestiques, & les six autres à sa culture ordinaire.

Je propose vn grâd lieu, encore est-il petit pour le dessein; car ie ne desire pas seulement tenir des Plantes singulieres pour



l'apprentissage, Mais en multitude pour l'usage, afin qu'à toutes occurréces, l'on y puisse auoir recours; que par son moyē la Medecine soit illustrée & bien prattiquée, & que les Ministres d'un Art si digne n'ayent plus d'excuse pour cacher leur negligence.

I'implore, Monseigneur, en cette charitable & vtile necessité vostre faueur, les deniers que ie demande pour l'ouurage ne sont point dedās les coffres de sa Majesté; ny ne les pretends tirer de son Espargne, ils sont extraordinaires, & non pourtant de sorte qu'ils soient à la foule du peuple, vous le connoistrez s'il vous plaist par les aduis que j'en donneray au Conseil. Estant ainsi, Monseigneur, appuyez cette louable entreprise de vostre credit, faites qu'en ses parterres il s'y remarque vne Cardinale, aussi bien qu'aux Theses des Bacheliers en Medecine: Et que la posterité sçache, qu'un tres-illustre & reuerend Cardinal de Richelieu, luy a procuré le riche-lieu des thresors de la santé & de la longue vie, & que moy remportant l'effect de ma tres-humble priere; ie sois obligé toute la duree de mes iours à prier Dieu pour vostre prosperité, santé & longue vie, m'estant deuoué,

**MONSEIGNEUR,**

**Vostre tres-humble & tres-  
obeyssant seruiteur.**

**GVY DE LA BROSSE.**